

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1849-08-02

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 2 août 1849

7 heures

J'ai été bien heureux hier tout le jour. Je crois que mes hôtes m'ont trouvé bien gai. Comme notre âme tombe tout entière sous le joug de son impression du moment.

Vous savoir un peu tranquille et être moi-même un peu tranquille, sur votre compte, me suffisait. J'étais presque content comme si vous aviez été là. Ce n'est pas vrai.

J'ai sous les yeux une image de l'extrême éparpillement et dispersion des esprits en France. Mes deux hôtes au fond, pensent et veulent tous deux la même chose; ce sont deux hommes du même parti, et deux hommes d'esprits. L'un croit au retour de la Monarchie pure, l'autre croit au succès définitif tant bien que mal de la République. L'avenir est si obscur et si incertain que des yeux qui y cherchent, et y souhaitent la même chose y voient des choses contraires. Cela fait peur pour notre destinée et pitié pour l'esprit humain. Tous deux sont fort tristes et inquiets, à cause de la bêtise et de la platitude universelles. Un garde national de Paris disait le 25 février 1848, en criant contre les ouvriers, la populace et l'anarchie : " Puisqu'on leur livre tout, qu'ils nous laissent tranquilles. " Le pays livre soit tout volontiers, l'avenir comme le passé, pourvu qu'on le laissât tranquille. Heureusement que le bon Dieu ne se contente pas à si bon marché que les hommes ; et me permet pas qu'ils soient tranquilles à tout prix. Le Cabinet actuel moins près de tomber qu'on ne le croit. Dufaure et Tocqueville, ses vrais chefs, charmés du régime actuel, comme des acteurs d'une ville de province appelés à jouer sur le théâtre de Paris, et décidés à s'y maintenir. Sincèrement attachés à la République et à la Constitution, et se flattant qu'ils y contiendront le Président. Plus ennemis de Thiers que jamais. Tocqueville a dit à M. de Lavergne : " Il faut que M. Guizot entre dans l'Assemblée ; il n'y a que lui qui puisse nous délivrer de M. Thiers. " M. Molé renonce à l'Empire comme il a renoncé à la fusion. Il renonce même à la Présidence à vie ou décennale. Il faut rester dans la Constitution. Mais quand on en viendra à l'élection d'un président, dans trois ans, il faut que le peuple réélise Louis Napoléon malgré la Constitution qui le défend. Le peuple seul est au-dessus de la Constitution, et peut la violer s'il veut. Tout le monde se soumettra alors. C'est avec cette perspective que M. Molé tâche de calmer un peu les amis impatients du président ; et de gagner du temps, sa seule politique au milieu de toutes les impossibilités d'aujourd'hui.

J'ai vu un Belge intelligent, et fort au courant de son pays et de sa cour. Le Roi Léopold assuré et tranquille mais supportant avec humeur, quoique patiemment, le joug de son cabinet actuel, les Barrot et les Dufaure de Bruxelles, qui ne lui épargnent pas les impertinences et les désagréments. Onze heures Votre lettre confirme celle d'hier. Vous n'êtes pas mal, et vous verrez de temps en temps M. Guéneau de Mussy. Adieu Dearest, à demain la conversation. La cloche du déjeuner sonne. Adieu. Adieu. G. Vous vous trompez sur le sentiment qui fait dire au Duc de Broglie ce qu'il vous dit. Peu importe du reste. Adieu encore et toujours.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 08/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3043>

# Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 2 août 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

2384

Val Aicher, lundi 2 aout 1847  
7 heures.

J'ai été bien heureux hier,  
tout le jour. Je crois que ma mère  
en a eu également bien gai. Comme matin une  
bonne tout entière ! Jour, le jouy de son  
impression du moment ! Vous savoîs un  
peu tranquille, et être moi-même un  
peu tranquille sur votre compte, me  
suffisait. J'étais presque content comme  
si vous aviez été là. Ce n'est pas vrai.

J'ai vu ce matin une révolte de  
l'extrême éparpillement et dispersion  
des esprits en France. Moi, deux hôtes,  
au fond, pressent et veulent tous deux  
la même chose ; ce sont deux hommes  
du même parti, et deux hommes d'esprit.  
L'un croit au retour de la monarchie  
pure, l'autre croit au social, définitif,  
tout bien que mal, de la République.  
L'avvenir est si obscur et si incertain  
que des yeux qui y cherchent et y  
souhaitent la même chose, y voient  
de choses contraires. Cela fait peu

pour notre destiné et pitié pour l'esprit humain.

Tous deux sont fort tristes et inquiets, à cause de la hâte et de la platitude universelles. Un gavot national de Paris disoit le 25 Février 1848, en criant contre les ouvriers, la popularité et l'angoulie : « Peuquelin leur livre tout, qu'il nous laisse Manginelle et le pays, livreroit tout volontiers, mais il connut le peuple, pourvu qu'en le laissant Manginelle, heureusement que le bon dieu ne se contente pas, à si bon marché que les hommes, il ne permet pas qu'il soit Manginelle à tout prix.

Le cabinet actuel suivait près de huit mois qu'en ce le voit. Dufaure et Souqueville, de vrais chefs, charmés du régime actuel, comme ils retrouvent dans cette ville de province appels à jous sur le théâtre de Paris, se décider à s'y maintenir. Finissamment attaché à la République et à la Constitution, et de l'attent qu'il y continuent tout le président. Plus ennemi de Thiers que jamais. Souqueville a dit à M<sup>e</sup> de

Lavergne : « Il faut que M<sup>e</sup> Guizot veuille dans l'Assemblée ; il n'y a que lui qui puisse nous délivrer de M<sup>e</sup> Thiers ». M<sup>e</sup> Motte<sup>1</sup> renonce à l'Empire, comme il a renoncé à la fusion. Il renonce même à la Présidence à vie au décret mal. Il faut rester dans la Constitution. Mais quand on va voter à l'élection d'un président, dans trois ans, il faut que le peuple échisse à M<sup>e</sup> Napoléon, malgré la Constitution qui le défend. Le peuple fait et ne fait pas la Constitution, ce peut la violer. Il faut. Tant le monde se soumettra alors. C'est avec cette perspective que M<sup>e</sup> Motte<sup>1</sup> fait écho des cabines un peu les vues impatiens du président, et de grecs lecteur, sa toute politique au million de toutes les impossibilités d'aujourd'hui.

J'ai vu un Belgo intelligent, et fort au courant de son pays et de son royaume, de son Roi Léopold assuré et Manginelle, mais supportant avec humour, quoique patiemment, le joug de son cabinet actuel, le Barrot et le Dufaure de Bruxelles, qui

ne lui épargneront pas les imprécisions et  
les désagréments.

Meilleures.

Votre lettre confirme celle d'hier. Vous  
étes par mal, et vous n'avez de temps en  
tems. M. Guizot de Chassy. Adieu, dearest,  
à demain la conversation. La cloche  
du déjeuner sonne. Adieu. Adieu.

Vous nous demandez sur le sentiment que fait  
l'Assemblée de Bruxelles qu'il vous fait.  
Peu importe du reste. Adieu encore et toujours.